

F. Jacquesson

Le chercheur francophone est pris entre trois impératifs. L'un d'entre eux est en effet le désir d'être entendu. La science veut être une affaire universelle, et il n'existe pas en théorie de découvertes locales. La sculpture japonaise, l'avenir de l'économie mondiale, la diffusion du fer dans l'Afrique antique peuvent a-priori intéresser tout le monde. Le chercheur veut donc être lu, et si possible largement lu. Nous reviendrons sur ce point, bien sûr.

Le second impératif est d'être accepté sur ses terrains d'enquête, et c'est un des points souvent négligés que ce colloque a le mérite de mettre en évidence. Le chercheur qui travaille au Chine, au Mexique ou en Russie a généralement intérêt à être compris de ses collègues chinois, mexicains ou russes, et assez souvent il doit non seulement connaître ces langues pour travailler dans ces pays, mais il a intérêt à publier dans les langues en question parce qu'une partie importante de son lectorat peut s'y trouver. Un chercheur allemand ou anglais qui, travaillant sur François I^{er} ou sur les paysans du Languedoc, ne publierait pas en français serait considéré avec curiosité.

Le troisième impératif est de publier correctement des choses intéressantes. On parle ou écrit mieux la ou les langues qu'on connaît le mieux. Plusieurs collègues ont donné des exemples souvent hilarants des aberrations auxquelles donne lieu le désir d'anglais, même quand il est candide. Cet aveuglement n'est pas propre aux Français. La science, me semble-t-il, a tout à gagner si elle n'est pas trop bête, et personne ne doute qu'elle est moins bête si elle s'exprime mieux.

Parvenu à ce point, on fait généralement observer que les sciences sont inégales devant l'expression, et que les Humanités sont plus impliquées que l'Astronomie dans l'expression écrite ou parlée. C'est bien possible, mais l'idée qu'il existerait une langue idéale des vrais savants, faites de chiffres et de symboles purs - Umberto Eco en parle longuement dans un de ses livres -, un langage délivré des contingences des langues terrestres, eh bien cette idée laisse quelques soupçons. Du reste, j'ai côtoyé quelques astronomes, ils avaient l'air de parler aussi. Le goût des mots rares et même jolis n'est pas absent de leurs créations de vocabulaire. Il n'est pas jusqu'aux mathématiciens qui parlent avec

envie de démonstrations élégantes, de sorte que jusque dans les langages qui prétendent s'en abstraire, on retrouve, de près, de loin, de biais, ces fascinations rhétoriques dont les Humanités se font une spécialité.

Chacun sait que les gens qui savent bien écrire, ou bien parler, sont rares. Tel grand sportif, ou tel grand médecin, ne voit pas d'obstacle, s'il veut écrire, à se faire aider par une plume professionnelle, et il existe de nombreuses personnalités qui font rédiger leurs discours, en les revoyant plus ou moins. Cette pratique est plus difficile dans le monde de la Recherche, et particulièrement en Sciences humaines, où l'on attend que vous rédigiez vos travaux. Un jury de thèse ou d'habilitation à diriger des recherches attend que le candidat ait tenu la plume lui-même, et verrait comme une duperie un dossier sous-traité par une agence de rédaction. Pourquoi ? parce qu'on est responsable de son expression, et que le style est en effet une part décisive de l'humanité.

C'est aussi ce qui explique la réticence, parfaitement compréhensible à mes yeux, qu'on observe chez les chercheurs en sciences humaines à "écrire à plusieurs". Nous trouvons des ouvrages dont des auteurs différents ont écrit chacun quelques chapitres, ou même des ouvrages dont ils ont chacun critiqué utilement les chapitres des autres, ou bien se sont mis d'accord sur certaines parts communes - mais on considère toujours, même dans une proclamation signée de mille personnes, qu'elle a été finalement rédigée par des gens, et bien souvent par un auteur resté discret. En Sciences humaines, nous considérons qu'une des créations les plus accomplies d'un chercheur est un livre - un livre écrit par elle ou lui, entièrement. Il nous semble qu'il s'agit plus que d'un exercice. Il est vrai que les fiches que le CNRS demande chaque année aux chercheurs de remplir ne tiennent pas compte de cette spécificité, et rangent un livre entier dans la catégorie des chapitres. J'ai essayé moi aussi de faire modifier ce détail accablant, sans succès. On m'a expliqué qu'il fallait que la fiche convienne au monde de la recherche tout entier ; mais la conséquence est qu'un des instruments majeurs de la recherche en sciences humaines est méprisé.

Ai-je changé de sujet, en passant de la diversité des langues de la recherche, à la capacité d'expression du chercheur ? Pas du tout. Car si la langue où l'on s'exprime compte, c'est parce qu'on ne s'exprime pas également bien en toutes les langues. C'est du moins mon cas, mais je ne suis peut-être pas seul

dans cette triste condition. Les gens qui pensent que la langue importe peu, ne doivent pas les pratiquer beaucoup.

Naturellement, il existe des spécialistes de la traduction, et traduire, c'est à chaque fois un exploit. Qu'ils soient des lettres ou des sciences, partout entre la section 1 et la section 48 du CNRS, entre la section 1 et la 77 du CNU, les chercheurs doivent comme les autres tous leurs remerciements aux traducteurs. Cette profession inestimable, où l'on trouve comme dans les arts le croisement d'une longue pratique et d'un grand talent, où l'on trouve comme dans les sciences aussi des tâcherons admirables et des génies lumineux, nous lui devons presque tout. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la personne qui peut passer d'une langue à l'autre est vue comme un magicien, avec la part de méfiance et la part d'admiration. Et la magie demeure, souhaitons seulement que la méfiance diminue - laisse plus de place à l'admiration, et souhaitons que les traducteurs soient enfin mieux reçus dans le monde de la recherche.

Il y a en effet une différence fondamentale entre écrire ou ne pas écrire soi-même, ce dont nous avons parlé plus haut, et traduire ou ne pas traduire soi-même. Bien sûr, c'est mieux si vous pouvez vous-même écrire votre livre en japonais ou en arabe, mais l'essentiel est d'écrire un bon livre. Si le livre est bon, un bon traducteur peut en donner une bonne version. Le point décisif est d'écrire un bon livre - et malgré les préjugés tenaces, on peut écrire un bon livre scientifique dans beaucoup de langues, pas seulement en allemand ou en français. Et de même, on pourra ensuite le traduire en beaucoup de langues. Mais il aura fallu l'écrire d'abord. L'essentiel est là. Et pour écrire un bon livre, il faut le confort d'une langue qu'on connaisse très bien.

Combien de fois avons-nous vu d'excellents collègues français, tentant de s'expliquer en anglais, provoquer la stupeur, la gêne, ou l'ennui ! Et rendre obscure ou ridicule une pensée qui autrement aurait été tout à fait digne d'intérêt. Et bien entendu, cette misère n'est pas propre aux francophones. Si nous sommes habiles en plusieurs langues, tant mieux, mais soyons modestes, et il faut à chaque fois préférer une pensée bien exprimée, même si c'est dans cette langue minoritaire qu'est le français. Mieux vaut parler bien dans une langue un peu rare que dire des sottises dans une langue où tant de gens pensent vous comprendre. Surtout si nous avons le recours des traducteurs.

On dit parfois que le français a pendant un temps été la langue de l'Europe cultivée ; de bons esprits pensent que, avec d'autres langues, le français reste une

langue de grande diffusion dans certains domaines. Je ne pense pas que la renommée du français ait été due à ceux qui, par servilité culturelle, tentaient de le bafouiller ; je crois qu'elle est due à une volumineuse cohorte de grands esprits qui la pratiquaient admirablement, et l'ont d'ailleurs passablement changée en allant. Ces esprits là pouvaient être, au point de vue de la carte politique, britanniques ou roumains, ivoirien ou bulgares, de Fernet ou de la Vallée-aux-Loups, peu importe : mais pour faire vivre une langue, il faut la vivre à fond.

Il me semble donc que le bon conseil à donner aux chercheurs, et même aux étudiants, est double. Le premier est d'écrire ou de parler bien, autant qu'il est en eux. Le reste s'appauvrit s'ils doivent vivre le lourd handicap de la langue perdue. Le second est d'apprendre les langues, bien sûr, mais toutes les langues, non pas une seule qu'ils apprendraient par arrivisme ou veulerie. L'anglais est une langue difficile et magnifique, capable bien entendu d'une grâce et d'une élégance rares quand elle est maniée par des esprits brillants ; le castillan, l'italien bien sûr, l'allemand, le russe, mais aussi des dizaines d'autres langues d'Europe que nous apprenons à découvrir à mesure que nous perdons notre morgue colonialiste : le néerlandais, qui a lui aussi d'ailleurs une tradition coloniale, et l'afrikaans, le frison, l'islandais, mais aussi la gamme des langues celtiques, l'irlandais ou le breton, le gaélique d'Ecosse ou le gallois ; et le monde si curieux des langues slaves, ou des langues ouraliennes comme le finnois ou le hongrois. Nous avons à portée de train un monde de langues magnifiques. Et le grec, et l'albanais ! je sais bien que j'en oublie, et ce n'est certes pas par mépris.

A vrai dire, à portée de métro, nous avons à Paris un terroir linguistique extraordinaire, et beaucoup d'étudiants ! Tout le monde sait que des dizaines de langues d'Afrique sont courantes à Paris, mais qui sait dans quelle proportion et où ? Qui d'entre vous sait qu'existe à Sarcelles une des plus importantes communautés de gens parlant des dialectes araméens - car les langues araméennes, après avoir été officielles dans l'empire perse avant Alexandre le Grand, et celles d'une part importante du Talmud ou celles de Jésus et de sa famille, ont continué leur vie en Iran, en Turquie, en Irak, jusqu'à ce que les conflits mortels poussent beaucoup des locuteurs à risquer le déracinement de l'exil, et à trouver en France une seconde patrie. Nous avons près de nous une communauté arménienne vivante et active, nous avons aussi une communauté

turque importante, avec dans tous les cas d'admirables francophones, des écrivains remarquables, des collègues à nous. Mais si le lycéen qui veut apprendre, ou l'adulte qui veut se perfectionner cherche d'autres idées, s'il pense à l'espéranto ou au montagnais, à l'inuit ou au quechua, il aura raison aussi. Il faut voir loin, la vie est vaste.

Mais le chercheur ? Que doit faire le chercheur ? Doit-il, s'il ne connaît pas l'anglais ou le chinois, rester chez lui et rédiger sa démission ? Je serais assez pour refuser toutes ces démissions, même si elles sont en français, du moment qu'elles sont bien écrites et pleines de talent.

J'ai déjà dit la solution que je préconise. Il faut que le chercheur écrive ou parle dans la langue ou les langues où il se sent à l'aise, où il écrit bien, où il dit de bonnes choses de façon claire, lucide, intéressante. Ensuite, il faut traduire ce qu'il a écrit.

Je vois la mine sombre de mes collègues : ce pauvre Jacquesson est devenu fou. Il faudrait entretenir un tel peuple de traducteurs que nos bureaux, déjà très petits, deviendraient cette fois invivables. En effet, ce n'est pas possible, ni toujours souhaitable, de tout traduire.

Je propose une agence centrale pour la traduction en anglais des résumés de nos publications, avec dépôt obligatoire, et collection de mots-clefs pertinents, qui permettent l'accès par auteur, par titre, par date, par publication ou par thème. Je propose de former une équipe de traducteurs, pourquoi pas avec de jeunes anglophones compétents à qui nous offririons une bourse d'étude en échange d'heures de service et de travail bien fait, et supervisés bien sûr par des traducteurs professionnels.

Certaines banques de données en sciences humaines ont fait un pas en ce sens, la base HAL par exemple. Mais vous n'avez accès aux résumés qu'un par un, et en substance il vous faut connaître l'article ou l'auteur pour avoir accès au résumé, et vous n'avez pas de moteur de recherche efficace vous proposant d'emblée des résumés en anglais. Or, c'est ce qu'il faut : un accès "convivial" par champs d'accès multiples, comme les bibliothèques modernes savent très bien faire. Mais au lieu d'accéder à un catalogue de notices de livres, vous auriez accès au catalogue des résumés en anglais des publications.

Les bibliothèques ont le savoir faire, nous avons les instruments techniques, et nous avons indéniablement la volonté latente chez nos chercheurs. Il suffirait que les chercheurs produisent un résumé français, reçoivent une traduction qu'ils puissent vérifier, avec un processus de validation et les indispensables mots-clefs. Nous n'aurions pas de problèmes de droits, mais beaucoup de périodiques et d'éditeurs seraient ravis de cette publicité et accepteraient qu'un lien renvoie à la publication entière, avec délai ou non. Nos collègues étrangers pourraient enfin avoir une meilleure idée de nos productions, et de leur richesse. Si le résumé les rend curieux, ils pourraient lire la suite, comme on fait avec une 4^e de couverture. Nous pourrions, nous autres, écrire dans la ou les langues où nous écrivons bien, sans encourir le reproche de nuire au facteur d'impact, ce grand démon.

Il faut donc que l'état intervienne pour grouper les efforts, et stimuler l'initiative, comme c'est son devoir quand l'occasion est bonne et la perspective profitable. Le CNRS, pourquoi pas lui, pourrait être le coordonateur de cette initiative.

Pourquoi ai-je évoqué l'Europe, dans le titre que j'avais d'abord proposé à Claudio Galderisi, que je remercie vivement de m'avoir invité à parler ici ? Parce que tous, nous pensons aux difficultés que connaissent les institutions européennes à cet égard. Ces institutions consacrent beaucoup d'effort et d'argent à maintenir la possibilité de documents dans ses diverses langues. Ce *challenge* est diversement vécu et, trop souvent, pendant que tels représentants attendent de relire le document dans leur langue, la décision est prise dans une autre. Le plurilinguisme des institutions, malgré des efforts considérables, devient trop souvent une précaution aimable, mais hypocrite. La raison en est qu'il faut faire vite. S'il y a dans cette salle des décideurs pressés, j'ai le regret de dire que la recherche ne l'est pas toujours. L'empereur Auguste, qui devait sur ce point s'y connaître, disait selon Suétone qu'on « fait assez vite ce qu'on fait assez bien ». Le monde savant a cet avantage sur le monde politique d'être moins contraint par le présent, et d'avoir sur l'avenir une vue – qu'on me pardonne – souvent plus ample. C'est un des grands avantages d'être professeur ou chercheur au CNRS ou dans d'autres grands organismes, que – du moins pour l'instant – vous ne courez pas d'élection en élection, ni de contrat en contrat. Le personnel politique est pressé parce que son mandat est court, et

parce que les contraintes de l'opinion sont épuisantes et utiles. De temps en temps, peut-être par jalousie mal comprise, nous voyons un politicien reprocher aux chercheurs leur supposée tranquillité, n'est-ce pas. Cette rancœur s'explique peut-être par la différence des agendas. Et en effet, l'agenda du chercheur doit rester libre, il doit avoir son temps. Il a sa vie entière pour faire au mieux, prendre la mesure du champ de sa science et, si la pluridisciplinarité est une chose sérieuse, de quelques autres si c'est nécessaire.

Mais aussi longue que soit votre vie, aussi large que soit votre expérience, vous aurez toujours des langues que vous connaîtrez mieux, où vous vous sentirez mieux, où vous vous exprimerez plus juste et plus vite. C'est cette vitesse-là que nous devons viser, celle qui touche, celle de la formule heureuse, du raccourci saisissant. Elle suppose que vous ayez dans cette langue ou ces langues, quelles qu'elles soient, cette culture féconde qui dénoue la langue en même temps que l'esprit.

Nous pouvons sacrifier cette vertu, et imposer une autre langue. Certains la parleront bien, d'autres mal, d'autres pas du tout mais prétendront le faire, puisque c'est obligatoire. Cette ventilation sera-t-elle superposable à l'excellence dans la recherche ? Celle ou celui qui parlera le mieux la langue obligatoire sera-t-il le meilleur chercheur ? La réponse est non.

Il faut prendre acte de cette réponse. Il faut rendre aux cursus scolaires cette large panoplie de langues enseignées qui, naguère encore, était une des joies de l'éducation à la française ; il faut encourager les étudiants vers la curiosité linguistique au lieu de recaler ceux qui ne parlent pas l'anglais, et il faut encourager l'indépendance d'esprit, même quand on l'appelle innovation – en promouvant la recherche au moyen des langues, et non pas une langue au moyen de la recherche.